

Les amants cobayes

Cette nuit encore, j'apprends ton visage endormi.

J'en analyse la courbe, les taches laissées par le temps. J'observe sa lente et profonde respiration, en dénote les irrégularités tel un sculpteur jugeant sa Galatée. L'insomnie force à trouver de bien drôles de façons de se divertir.

Cette nuit encore, j'apprends ton visage endormi. C'est pourtant la dernière fois où tu trouveras le sommeil dans notre lit. Demain, je te chasserai de ce que nous avons construit ensemble, à commencer par cette pièce. Mes murs ne verront plus l'assemblage difforme de nos corps entrelacés. Tu en seras exilée, bannie. En attendant, je parcours toujours la courbe de tes cils. Ils sursautent timidement au rythme de tes rêves. Je m'efforce de les imaginer, tes rêves. Où es-tu à cet instant précis? Suis-je présente dans le paysage de tes songes autant que tu es présente dans les angoisses de mon éveil?

Je ne te parle jamais de mes rêves à moi, pas plus que tu ne me parles des tiens. Lorsque je parviens à trouver le sommeil, lorsque la nuit consent à m'embarquer sur son dos après de multiples rituels pour tenter de chasser l'insomnie, lorsque je rêve enfin, c'est à toi. Je fais souvent ce même cauchemar, réunion des souvenirs que nous partageons et des craintes que je te cache. Comme une écume qui me parvient dans le sommeil, tes fautes me rattrapent et, déformées par le prisme du rêve, adoptent des visages terribles. Je nous vois lors de nos premiers moments dans l'enceinte de l'université. Les murs de l'école étaient le lieu de gestation du zèle que nous cultivions l'une pour l'autre. Je t'écrivais des poèmes et les cachais, quelque part dans le pavillon Hubert-Aquin, quelque part dans la bibliothèque, et toi, tu te prêtait au jeu, tu consentais à la chasse au trésor que j'avais érigée pour notre plaisir secret. Lubie partagée dans le silence, inconnue des autres. Mais dans mes cauchemars, cette chasse au trésor devient mon tombeau. Les rôles s'inversent : c'est maintenant moi qui cherche et qui chasse. Je te chasse toi parce que tu me fuis, et plutôt que de te trouver, quelque part dans le pavillon Hubert-Aquin, quelque part dans la bibliothèque, je trouve des morceaux de toi. Des fragments de chair déchirée. Je trouve les loques d'un corps que j'ai apprivoisé, connu, touché.

À rebours de ta tête jusqu'à tes mains.

Jusqu'à ton cœur que je n'arrive jamais à prendre.

Jusqu'à ton pubis où je reconnais les griffes et les morsures de tes conquêtes, ces bêtes qui auront eu raison de toi, finalement.

Alors je ne dors pas, par peur de ces songes devenus cimetières de mes réalités, ossuaires des squelettes de ton placard. Et je te regarde, toi qui as droit au sommeil.

Mais cette nuit, je suis lasse de t'observer rêver.

J'ai fait l'étude de cet instant de transit entre l'amour absolu et l'amour révolu. Ce moment précis où le désir cède, où la tendresse s'épuise et s'éteint. J'ai constaté avec indifférence notre affection se fracasser contre les remparts du désenchantement et je m'appête à t'en faire le froid rapport, moi, soldate d'amour aux armes de trahison.

On ne peut effacer la complicité naturelle de deux amants, certes. Mais j'ai cessé d'être sensible à ce qu'il y avait de beau en nous. Je ne le perçois plus, comme si mon satellite était devenu imperméable à tes ondes, comme si ta prose s'était parée d'hermétisme. Que soudainement, ta bouche, ton corps, tout de toi avait pris les sons d'une autre langue. Ta présence endormie ne m'apparaît plus d'aucune autre utilité que celle de me distraire de mon incurable insomnie. Mais même ce jeu n'est plus amusant.

Je suis devenue sourde à ton être pour avoir scié mes propres oreilles.

*observer le sommeil dans sa blancheur neuve
une cuisse brûlante qui cherche la mienne
dans le mutisme
s'éclipser
faire taire le dialogue des corps*

J'ai longtemps eu l'occasion d'appriivoiser ta personne assoupie. Tes marmonnements indistincts, tes membres et leurs déplacements involontaires : je les sais par cœur, tout comme je sais les nuits de solitude. Lorsque tu ne rentrais pas, que tu omettais de revenir à moi, j'étais forcée de faire face à ton absence comme un dormeur faisant face à ses terreurs nocturnes.

Elle se tenait là, ton absence, dans le coin de la chambre, dans le coin du lit. Immobile mais bien présente. Glaciale, inerte. Pareille à un cadavre que tu aurais oublié à mes côtés.

Je t'ai laissé me tyranniser. Je me suis faite martyre de ta faiblesse jusqu'à ce que tout de toi me répugne, jusqu'à ce que la colère me sature de toutes parts. Parfaite dans mon rôle, je me suis

laissée briser jusqu'à ce que seul le goût métallique de la haine subsiste dans ma bouche. L'as-tu perçu quand tu m'embrassais? La rouille qui m'entachait la langue, l'as-tu goûtée?

J'ai additionné les tromperies que tu cumulais à mesure que tu filais la tapisserie de tes baisers. Je les comptais telle une condamnée qui calcule ses jours restants : fébrilement, fiévreusement. Presque lubriquement. Et ce compte s'est changé en une berceuse que je fredonnais à l'heure du coucher pour être bien certaine de m'interdire le sommeil.

Puis j'ai cessé de considérer ton corps. Les caresses n'étaient que des chorégraphies ankylosées que je m'efforçais de répéter à l'infini. Pour toi, j'ai été une poupée stoïque au service de ton plaisir.

Nos lèvres ont été réduites à de pauvres gadgets sur nos visages; deux objets compatibles par leur forme, mais rien de plus.

*ma bouche
ermite de chair
ébauche de lignes incohérentes
qui s'éteignent en rictus
dans tous les lits
dans tous les amants ricochets*

J'ai aussi embarqué dans le manège de l'infidélité. Sur ton visage, je projetais incessamment celui des autres. Je les visionnais comme un film dans une tentative hargneuse de te haïr encore davantage. Peut-être était-il là mon salut, dans le fiel que je nourrissais et qui, à lui seul, me tenait divertie. Avec toi, je me suis prêtée à la farce de l'avenir, mais c'était un bluff et à l'aube je te chasserai enfin. Le futur aura été un simulacre où projeter l'absurde idée d'un nous. Un théâtre d'ombres dans lequel je me suis faite la marionnette de tes passions improvisées, le sujet de tes mises en scène. Nous étions deux parfaits cobayes, expériences d'un amour sot et niais.

Finis les cauchemars où je cherche ton corps en loques. Finie l'insomnie où je le côtoie entier et sale. Cette nuit est la dernière où je jouerai à apprendre ton visage.

Ton visage ne me divertira plus lors des nuits sans sommeil.

*j'ai fait l'exercice de la haine
un soir où j'apprenais ton visage endormi
pas de sous-titres pour les cœurs brisés
il n'y a pas de langage qui sache ma douleur
et toute tentative de la dire
devient euphémisme*